

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.
GNAFRON . . . Caissier.
MADEON. . . Cordon bleu.

Toute demande d'abonnement, même accompagnée du montant et affranchie, ne sera pas agréée.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

cascadeur, fouaillieur et gouaillieur; épatant, ébêtant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPLOYÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
AUX FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU . . . Rédacteur.
GLAQUE-POSSE . . . id.
JÉROME . . . id.

Pour être admis à faire des armes dans règne de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Notre jugement avait été renvoyé à mercredi.

A l'audience de mercredi, il a été remis au lendemain jeudi.

A l'audience du jeudi, il a été renvoyé de nouveau à mercredi prochain.

VINGT-CINQUIÈME

AUX GONES DE LYON

Atchi !... atchi !... z'enfants... atchi !... je... atchi, atchi... atchi...

Nom d'un rat ! je me sis joliment enrhumé dans ces guerdines de boîtes où l'on trimballe le monde en chemin de fer ; si j'ai pas aggraffé un chaud et froid, faudra que j'aye de chance. Figurez-vous... Ah ! mais que je sis donc ganache, vous z'y savez pas : j'arrive de la capitale ; c'est là que j'en ai vu de z'affaires de mamis un peu huppés. Qu'y viennent maintenant me marcher sur les agassins, les autres, y seront ben reçus. Je me sis fait peter la miaille avec les grands journaliseurs de Paris, y m'ont donné l'accorde, je sis de la bande, et faudra qu'on me respecte, sans quoi gare aux melons, je cabosse tout sans miséricorde.

Velà donc que je sis monté dans le camion ; la grand'marmite s'est mise à siffler comme un serpent que se mord la queue, et je sis parti. Mais, je me sis bigrement embêté en route ; pas moyen de licher un verre de tisane, et pis qu'y avait une tapée d'imbéciles, qu'ont rien fait que gueuler tout le long du chemin, dès qu'y reluquient de

maisons : Collonges !... Villefranche !... Belleville !... Châlons !... Montereau !... que sais-je moi. Y se donnaient d'air à ces grands galavards que s'engueulent à la Bourse, et que veulent toujours se désespiller, même qu'on est obligé de leur z'y mettre un garde-fou pour qu'y poyent pas s'arraper. C'était bête comme tout.

Enfin, je sis arrivé et me vela à ouvrir les quinquets, c'est que n'y a joliment à voir, là bas, de bâtisses et de monde. Tout de même, qu'y a aussi pas mal de z'affaires comme à Lyon, même que les maisons sont pas rien si chenues, gn'y en a point qu'ayent huit étages, et j'en ai pas vu que soye si grande que la maison Brunet. Avec ça qu'y z'ont imaginé de z'attrappes : y z'ont de grandes machines en pierre de taille, avec de portails qu'avaleront la tour Pitrat sans mâcher ; y paraît censément que c'est l'entrée d'un édifice ; mais, zut, quand on a passé la porte, c'est la même chose de l'autre côté. Ces farceurs ; c'est de z'arcs-de-triomphe, une frime qu'ont z'inventée les Romains de l'ancien temps, des farceurs que tenient à vous arquepincer le monde ; pisque c'est eusses aussi qu'ont bâti les arqueducs de Chaponost et des Massus, qu'amenient de l'eau à Lyon, pace que le Rhône et la Saône z'étaient trop petits alors pour n'en fournir aux gones et que la compagnie des eaux était pas encore inventée.

J'ai vu aussi le cheval de bronze avec Henri IV, sus le Pont-Neuf, que c'est le p'pa Lemot, un lyonnais, que l'a fait comme çui-là de Bellecour ; mais, il n'est pas rien si chenu que le nôtre, pace que le gône n'était encore que compagnon, quand y vous a coulé le premier. Seulement y z'en ont une ribambelle d'estatues, que ça fait trembler ; y z'en ont fourré dans tous les coins, jusqu'à sus la colonne de Juillet, que gn'y a un mamie que se

tient à jambe rotte absolument comme çui-là qu'est au milieu de l'allée de l'Argue ; mais, que gn'y a jamais de feu à sa lanterne : c'est encore une frime pour se ficher du monde ; ça ferait ben un fameux bec de gaz tout de même, mais y z'ont pas pu encore fabriquer une perche assez longue pour aller y mettre le feu, et ça fait que mon pauvre gône est là-haut que tend la patte comme un chien d'aveugle, avec son chelu sans lumignon.

A part ça gn'y a tout de même de monuments un peu bien conditionnés : les Tuileries, le Louvre, Ste-Geneviève, l'Institut, qu'ont de dômes comme les Chartreux ; la Cathédrale, l'Hôtel-de-Ville, qui vaut pas rien le nôtre ; le Palais-de-Justice, que m'a fourré une favette avec ses tours et sa grande horloge, où qu'y a la maman Justice en estatue que fait la bobo ; St-Surpice, la Tour St-Jacques que se lantibardanne toute seule au milieu d'une place qu'a l'air toute fière depuis que vous l'ont décapillée de maisons. Moi, ça que m'a le plus épaté c'est le théâtre du Châtelet, où qu'y a au lieu de lustre et de becs de gaz, un plafond tout en verre avec de chelus par darnier qu'éclairaient toute la salle sans faire semblant de rien ; ah ! ça vrai c'est canant tout plein.

Mais ça que m'a défrisé, à Paris, c'est l'histoire de la chiquaison, y sont de vrais grelus en fait de boustifaille ; y connaissent pas ça qu'est bon, et y vous font payer cher un tas de saloperies que gn'y en a pas pour une dent creuse.

Velà qu'un jour je n'avais l'estôme vide comme la tête de M'ssieu... ah ! nom d'un rat ! j'allais encore lâcher une bêtise... Enfin, j'avais besoin de me garnir le fanal ; j'entre dans un restaurant qu'était tout doré, c'était midi ; vouliant-y pas me servir à déjeuner, les gones ! Oh ! que nom que je rebrique, je veux dîner. Alors y m'apportent la

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

GAMÈS LYONNAIS

Bel-œil.

Encore une canaille, ce monsieur, et certes chacun à première vue peut être sûr de ce que j'avance, tant son ignoble physionomie respire l'astuce, la luxure et l'hypocrisie.

Rachitique et malsain, épuisé par les débauches précoces, il porte sur sa face abjecte les stigmates de ses passions honteuses. Son œil oblique promène autour de lui des regards mornes où un éclair brille seulement quand une pensée de luxure traverse ce cerveau de bête immonde.

Sa malheureuse femme porte-t-elle aussi, comme cadavre de noces sans doute, les traces ineffaçables des infamies de son mari, il faut la plaindre, car il n'est pas de forçat qui voulut changer son sort contre celui de la compagne de Bel-œil.

Ancien piqueur d'once, le père de Bel-œil était un usurier de la vieille roche, un de ces hommes suant l'argent et qui n'aventurent leurs capitaux qu'à coup-sûr et

avec l'espoir de leur faire rendre trente ou quarante pour cent. Avec cela, hypocrite de la première volée, il cherchait à dissimuler, sous le manteau d'une piété mensongère, les vices infâmes qu'il cachait dans son sein.

Avec un tel père, Bel-œil devait devenir ce qu'il est devenu. Prodigue d'abord, il jouait dans les tripots mal famés, mais il se vit bientôt obligé de cesser son petit manège ; son père y mit bon ordre, lui fit faire banque-route et se chargea de traiter avec ses créanciers. — Je n'ai pas besoin de dire de quelle façon il s'y prit ; vous pouvez être sûr que ces derniers furent écorchés en conscience.

Tel fut le premier pas de Bel-œil qui souvent depuis aurait pu accrocher les bancs de la Correctionnelle pour attentat à la pudeur ; il était marié cependant, et pour mettre le comble à son hypocrisie, il allait se plaindre à sa femme en lui exposant combien un homme au cœur sensible courrait de dangers dans ce monde pervers.

A partir de ce moment, la conduite de Bel-œil sort de notre cadre ; il est des existences qu'on doit flétrir, mais qu'on ne peut raconter. Il est inutile de montrer à quel point de dégradation peuvent descendre certains hommes.

Un seul trait cependant encore. Quand le digne usurier qui lui avait donné le jour quitta cette terre, Bel-œil, avec la voracité du rapace, sauta sur la succession ; le vieux voleur n'était pas encore dans son cercueil que déjà le jeune coquin avait fait main-basse sur toutes les valeurs du défunt. Sa mère voulut s'opposer à cette preuve

de piété filiale, et faillit recevoir une volée de la part de son estimable fils.

Et dire qu'une malheureuse fille crut à l'amour de ce macaque, qu'elle se laissa séduire par ce mandrille, et qu'elle eut le triste courage de chercher à se faire mourir quand elle vit que son suborneur la repoussait dédaigneusement après avoir satisfait sa passion. Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. Ce qui s'est passé en cette circonstance en est une preuve ; si ce n'était par malheur une triste vérité, personne au monde ne pourrait croire à l'existence de l'aventure.

Naturellement Bel-œil, après avoir mis à la porte la malheureuse, lui refusa toute espèce de secours et répondit par des refus aux instances de ses parents. Ceux-ci alors firent des menaces, et notre homme, réfugié dans son domicile, s'y tint claquemuré, et là il se pose plus que jamais en victime de l'amour.

Tout cela se passe sous les yeux de sa femme et de son enfant, et il se trouvera peut-être encore à Lyon quelque défenseur zélé de l'ordre et de la morale publique qui trouvera la main trop dure à Guignol quand il caresse l'échine de ce respectable galopin.

Il vaudrait mieux, disent ces bonnes gens, que de pareils faits restassent ensevelis dans l'ombre, comme si la lumière apportée dans leur existence n'était pas le meilleur et le seul châtimement qu'il soit possible d'infliger à ces virtuoses de l'infamie.

GLAQUE-POSSE.

carte. Ah! bonigens, qué fricots! Voyez n'y voir un peu; la velà c'te carte :

Potages.

Potage aux huitres, — Printannier au consommé, — Purée de gibier aux croûtons, — Consommé royal à la Sévigné.

Hors d'œuvre.

Petites bouchées à la Monglas, — Soufflés à la Metternich.

Relevés.

Turbot à la diplomate, — Saumon glacé sauce génoise et hollandaise.

Entrées.

Suprêmes de volaille à la financière, — Epigrammes d'agneau, — Timbales de filet de sole au beurre de crevettes, — Galantines de perdreaux en belle-vue, — Mayonnaise de Homard.

Rots.

Canetons rôtis au cresson, — Jambon d'York à la gelée, — Poularde truffée.

Entremets.

Plombière à l'Ananas, — Gateau Siraudin, — Gelée à l'Orange, — Plumb-pudding de cabinet à la royale, Abricotine glacée.

Eh ben! qu'en disez-vous, z'enfants? Y se fichent du monde : de petites bouchées... de corquilles d'huitres dans la soupe et pis un tas d'affaires à la glace ; je n'avais ben assez froid dehors sans encore me geler en dedans ; et pis de truffes, comme si je venais à Paris pour manger de truffes : la Madelon m'en repasse assez par le bec toute la semaine ; donc, farceurs, c'est pas moi qu'y faut attrapper ; plus souvent que je mangerai de fricots avec des noms comme ça.

Je veux pas tant de gognandises, que je dis au garçon, vous allez me donner une bonne soupe mitonnée, un paquet de couëne pour la faire passer, une fricassée de gras-double, une salade de poule-grasse et un rouget. Là dessus, velà l'autre que faisait une mine à faire rire l'estatue de Jacquard. — Nous n'avons rien de cela, Monsieur, qu'y me rebrique. — Eh ben, donnez moi ça que vous voudrez, avec une bouteille de vin de Charly. — Nous n'en avons pas non plus. — Du Mornand alors, ou ben du vin de Brindas, si y faut, que diable ! — Y secouait toujours la tête. — Tant pis alors que je dis, je m'en vas faire une noce ; donnez-moi du Beaujolais pour commencer. — Vous voulez dire du vin de Mâcon, sans doute. — Tez, çui-là que veut m'apprendre la géographie ! je sais ce que je dis ; allons, et plus vite que ça que j'ai une faim de loup.

Alors y m'apportent une soupe que n'avait rien que de bouillon ; après ça, un tas de sauces que fesient tordre le pif, et pis de vin dans de petites fioles que ne tenient pas quasiment un demi-setier ; aussi j'en ai sifflé quelques-unes ! Quand j'ai z'aeu tout bafgré, je demande l'addition : — Quarante-cinq francs, que me dit l'autre. — Moi qu'avait mal compris : Quarante-deux sous, que je replique. C'était pas trop bon, mais au moins c'est pas cher. — Mais c'est quarante-cinq francs, Monsieur, que me répond le garçon. — Hein ! vous dites qua... ran... te... cinq... francs !!! — Oui, Monsieur, y compris le vin.

Gn'y a pas à tortiller, y a fallu abouler les pignoles. Et au café Riche, comme y z'appellent, rien qu'une tasse de vraie eau de châtaigne encore, huit sous quand je donne que cinq à Lyon, et que je peux avec ça faire ma partie de biyard. Ah ! nom d'un chien, je sis pas étonné si y sont riches dans ce bocal.

Mais, bast, faut ben payer sa gloire, et je n'en ai z'aeu, z'enfants, allez ! Fallait voir comme les journalistes de là-bas m'ont reçu, surtout quand je leur y ai fait voir ma couronne de laurier, que j'avions mis dans mon sac, pace qu'un gone d'ic

n'avait écrit que c'était pas vrai, à Thierry que l'avait dit à Nadar que l'avait confié à Carjat que l'avait repassé à M. Commerson que l'avait soufflé à M. Wolff que l'avait raconté à M. Villemessant que l'avait bajafflé à tout le monde. Alors je la leur z'y ai fait voir avec la lettre autographe que l'accomcompagnait, y m'ont tous embrassé, même me coupant mon sarsifix en guise de souvenir ; moi qui y tient, j'ai fait ma Sophie, et j'ai sauvé l'ornement de mon cotivet.

Enfin, c'est pour vous dire que je sis en plein dans leurs petits papiers à ces grands jornaux de Paris, avec ça qu'y a m'sieu Lemercier de Neuville, qu'aime ben les marionnettes, que m'a donné sa bénédiction. et Colombine du Figaro, que voulait à toute force se marier avec moi, que j'y ai laissé une fois la moitié de mon habit à panneau pour m'en depatrouiller.

Je n'en aurais à raconter pour ce mois, mais je peux déjà plus piauler, pace que c'te cuisine de Paris, m'a fiché le feu dans le corps et pis... atchi ! atchi !... rhume... atchi ! atchi !

Atchi... atchi !... at... at... at, atchi !!!

GUIGNOL.

GUIGNOL EN COLERE

Guignol et Gnafron, à court de monnaie, sont réduits, pour déjeuner, à la portion congrue de deux sous de grattons et d'un paquet de couëne. Ils ont établi leur réfectoire sur un des bancs du quai Castellanne.

Gnafron dévore ses succulents grattons, mais Guignol a déposé son mets sur la table et boit des yeux l'imprimé de son assiette de papier.

GNAFRON.

T'as l'air de bornicler ainsi qu'un vieux rentier Sur ce papier que vient de chez le chaircuitier ; Que lisasses-tu donc dedans ce t'imprimage ?... Je ne vois que de jus de couëne sur la page.

GUIGNOL.

Oh ! fiche-moi la paix ! — C'est un maître triqueur Celui qui fit ces vers débordant à plein cœur !

GNAFRON.

Fais japper ce feuillet, il faut bien que je sache Comment ce triqueur-là retroussé ta moustache.

GUIGNOL lisant.

« Si tu passes, jeune homme, à l'heure où le soleil Jette ses gerbes d'or vers le couchant vermeil, A cette heure où la nuit revêt sa robe grise, Dont les plis étoilés, la lueur indécise Répandent sur Lyon une vague clarté ; Si tu passes, enfin, dans la vieille cité, Ne t'arrêtes pas là : c'est l'heure où les phalènes, Suivant d'un vol léger les nocturnes haleines, Dansent autour du gaz pendant toute la nuit. — Avec eux les Phrynés, tristes filles de joie, Font faire des foufrous à leurs robes de soie ! Elles brillent aussi, leur joue a du carmin ; Cela tourne, voltige et vous suit en chemin. Phalènes aux ailes d'or et Laïs en mantilles Sont des sylphes le soir, le matin des chenilles. Ne t'arrête point là ; presse, presse le pas !

Malgré les soins constants d'une épouse fidèle, Tu verrais près de toi tes enfants au corps grêle ; Car ces pauvres petits, anges que nous aimons, Porteraient le serpent qui ronge les poumons. Va, poursuis ton chemin sans détourner la tête, N'écoute pas l'instinct de cette voix muette Qui ne parle qu'aux sens, tu te dégraderais, Et comme un insensé de l'amour tu rirais ; Car ces femmes, vois-tu, jeune homme au cœur novice, Font rire de l'amour et font aimer le vice !... »

Si, simple curieux, tu les interrogeais, Pour prendre quelque note ou puiser des sujets De vers ou de romans, elles te diraient toutes : Que cette vie humaine a d'effroyables routes, Que la fatalité les prit dans leur berceau, Comme des fleurs des champs que l'on jette au ruisseau. Que pour un tel métier elles n'étaient pas nées, Et qu'elles furent là par la faim amenées. Ce sont de vieux refrains ironiques, menteurs, Qui vont frapper de l'aile à la porte des cœurs. N'écoute pas ces voix de l'impudique ivresse ! Quant à moi, je soutiens que ce fut la paresse

La prostitution est une chose infâme, En flétrissant le corps elle dégrade l'âme. Oh ! malheur à l'enfant qui se vient abreuver Au calice honteux que rien ne peut laver ; Sa lèvre y puisera l'oubli de l'innocence ; Il y perdra la foi, l'amour et l'espérance. La pudeur n'osant plus baiser son front impur, En pleurant replira ses deux ailes d'azur ! Et le démon du mal, en ricannant dans l'ombre, Déplissera, joyeux, son front bas, chauve, sombre ; Pareil à ce vautour qui, sur les monts déserts, Va guettant les ramiers qui passent dans les airs, Il attend froidement quelques filles candides, Pour leur broyer le cœur dans ses serres avides. Non ! c'est pousser trop loin et l'opprobre et l'abus.

Mère du genre humain, toi que Dieu fit si belle ! Femme dont la nature a perdu le modèle, Eve aux cheveux flottants, toi qui vins déposer Sur les lèvres d'Adam le germe du baiser, Si, d'un doigt écartant ta chevelure blonde, Tu pouvais encor voir ce qu'on fait dans ce monde, O reine de l'Eden ! parle, que dirais-tu En voyant tes enfants dégrader la vertu ? Et tes filles surtout, belles d'adolescence, Jeter sur les buissons leur robe d'innocence, Pour souffler l'amour sur d'ignobles grabats ? Tu dirais, pauvre mère : — Oh ! c'est tomber trop bas ! C'est aller trop avant dans la honte et la fange ! Il ne leur reste rien de l'origine d'ange, Je cherche vainement sous ces masques flétris Le type primitif de mes enfants chéris. Ils avaient pour berceau mes genoux et le monde ; Le soleil de l'Eden dorait leur tête blonde ; Leur sourire était doux, leurs yeux étaient d'azur, Car la terre était jeune et le ciel toujours pur ! Est-ce pour avoir pris à l'arbre de science Des fruits d'or, que provient la dégénérescence Dont ce monde est frappé ?... Non, ce n'est pas non plus Pour des baisers donnés... doux baisers bien rendus ! Je n'avais près d'Adam que mes cheveux pour voiles, Et nos témoins étaient le soleil, les étoiles, Dont les grands yeux s'ouvraient sur notre amour béni ! Alors toutes les fleurs, les oiseaux dans leur nid Nous disaient : Aimez-vous . . .

Voyez, nous nous aimons, nous avons, avant vous, Parmi les rameaux verts aux ombrages si doux, Fait pour nos oisillons un chaud berceau de mousse, Qui se balance et dort sur la branche qui pousse. Eve, suis donc les lois du Dieu de vérité, Afin que dans tes flancs germe l'humanité. » Et nous avons suivi les lois de la nature : Dieu ne s'irrita pas contre sa créature ; Il nous avait créés pour nous aimer tous deux, Et notre amour le fit sourire dans les cieux ! Et tu dirais encore, en pleurant sur ces femmes : — Hélas ! qu'avez-vous fait de ces pudiques flammes, De ces blanches amours qui chantaient dans nos cœurs Comme des rossignols sur les buissons en fleurs ? On n'entend plus leurs voix ; vers la voûte étoilée Ces oiseaux de l'Eden ont repris leur volée ; Pauvres cœurs sans amour ! bien triste est votre sort, Vous êtes en naissant envahis par la mort ! »

La suite à un prochain numéro.

COGNE-MOU.

Obéissant à un vieil usage, la rédaction du *Journal de Guignol* a préparé des étrennes aux Lyonnais.

Le numéro de dimanche prochain contiendra le récit de ses munificences ; nous espérons que tout le monde sera content.

COUPS DE CRAYON.

JUANITA BELANGE.

Juanita Belange a quarante-six ans, des yeux roux, des mains sèches, un cœur de jeune fille et cinq enfants. Mariée à un ancien commis-voyageur dont le bras avait servi de ceinture à toutes les filles d'auberge, et qui, le jour de ses noces, entonna une chanson gaillarde et fuma sa pipe au dessert, — Juanita a replié ses ailes et assisté à la chute de ses illusions qui sont tombées plus vite que ses charmes ; car elle n'en n'avait déjà plus qu'il lui restait encore dix-huit dents.

Mais, comme chez les natures vivaces, ces illusions ont repoussé vers son été de la St-Martin ; et comprenant que, pour une âme tendre, le bonheur n'est pas dans le mariage, elle cherche en dehors des liens conjugaux un amour qui lui refasse une virginité.

Aussi s'est-elle efforcée de rétablir la proportion entre la jeunesse de son cœur et la décrépitude imminente de sa beauté, entre le printemps du contenu et l'automne du contenant : un ivoire d'emprunt est venu arrondir son capital de dix-huit dents ; une fausse natte a ramené l'union dans ses cheveux qui se suivaient de loin mais ne se rassemblaient pas, et chaque matin un pinceau complaisant marie sur ses pommettes saillantes le carmin et le blanc de céruse.

Grâce à ces auxiliaires fournis par l'art et la nature, grâce à un certain *meneho* andalous qu'elle tient de son non espagnol, Juanita peut encore, à trente pas, passer pour une femme de vingt-huit ans aux yeux d'un lycéen qui vient de finir sa troisième.

Eh mon Dieu ! elle ne demande pas autre chose.

Elle est lasse de ces sourires qui s'épanouissent sous toutes les moustaches ; lasse des compliments ressassés et des déclarations usées comme ceux qui les font. — Ce qu'il lui faut à elle, c'est le battement d'un cœur innocent, la rougeur qui monte à un front sous les baisers d'une femme, c'est une âme neuve, une âme qui n'ait jamais servi.

Ah ! s'égarer avec lui dans les sentiers ombreux, s'asseoir au bord des précipices, et là, l'abîme sous les pieds, l'immensité sur la tête, le silence autour de soi, passer ses maigres doigts dans les anneaux de sa chevelure blonde, épandre sur son épaule les ondes d'une chevelure de trente-cinq francs, lui montrer dans un sourire des dents à vingt-cinq francs l'une, et boire son âme dans ses yeux....

Cette ivresse, elle l'a eue, elle l'a eue tout entière et lorsque oubliée de ses devoirs et de son commis-voyageur, frissonnante, égarée, vaincue par cette passion qui pouvait la faire condamner à trois mois de prison au moins et deux ans au plus, (Art. 337 du code pénal.)

Juanita Belange a scellé d'un baiser leurs serments d'adoration perpétuelle ; il lui a demandé :

« Peux-tu me prêter cinq cents lalles ? »

ARABELLA NUAGE.

Arabella Nuage est une mignonne enfant qui semble échappée d'une étoile : en tombant son corps a dû rouler dans la voie lactée et ses yeux se teindre d'azur.

Elle ne marche pas, elle glisse ; ses petites mains à fossettes paraissent désossées à force d'être souples ; et l'on croit entendre un concert d'anges lorsqu'elle dit : « Donnez-vous la peine de vous asseoir. »

Certes, le nombre est grand de ceux qui sont venus s'agenouiller à ses pieds qui feraient pleurer de rage une chinoise.

Celui-ci était jeune et beau ; à défaut de rentes sur l'état, il avait une âme tendre, et tout le monde sait que la fortune ne fait pas le bonheur.

Celui-là avait le front large et le regard inspiré du poète, son amour ne s'exprimait pas à moins de trente vers hexamètres.

Un autre était riche ; un autre était noble, un autre décoré, etc.

Mais Arabella a refusé ; elle cherche son idéal, et, rêveuse, elle s'en va le regard perdu, les bras pendants, en se disant :

« Je voudrais un mari qui portât bien le vin. »

DIOGÈNE.

Avis-Guignol.

 Le jeune marié qui s'en va partout narrait ses félicités conjugales, est prié de modérer son exubérance de bonheur. L'avenir lui réserve peut-être de cruelles déceptions, et de toute façon il est certaines joies qui doivent rester dans l'ombre du foyer domestique.

 Le voyageur de Commerce qui, dans les cafés de la ville, chante sur tous les tons ses amours pendant ses pérégrinations, est prévenu que le *Journal de Guignol* connaît certaine aventure qui lui est arrivée dans le Midi, et pourrait bien la raconter.

 Vieux polisson, vous avez des cheveux blancs, bien que vous les fassiez teindre. Tâchez de les respecter un peu plus et de ne pas les trainer dans des lieux infects. C'est là un premier avertissement, mais sachez bien qu'il en vaut deux.

LES JOURNAUX DE LYON

La Gazette médicale

Fondée en 1848, la *Gazette médicale* de Lyon est devenue, entre les mains du docteur Diday, un journal fort bien fait, souvent intéressant, spirituel et plein d'actualité.

Pour M. Diday, la *Gazette* n'est pas seulement un journal bi-mensuel qui publie le récit des opérations chirurgicales du département, c'est encore et surtout une chaire du haut de laquelle il professe ses doctrines en syphiligraphie, et c'est grâce à elle que son nom est aujourd'hui connu dans l'Europe scientifique.

Les opinions de M. Diday ne sont point du ressort de la discussion du *Journal de Guignol* ; aussi ne constatons-nous le fait que pour faire remarquer qu'il y a dans la *Gazette* une partie à laquelle on ne fait peut-être pas assez attention : c'est la réclame.

Le *Siecle* mange du jésuite ; l'*Echo de Fourvières* mange des hérétiques ; le *Salut public* voudrait bien manger du *Guignol* : chaque journal a son plat favori dont il se nourrit avec délices ; le met privilégié de la *Gazette*, c'est la réclame médicale et pharmaceutique.

C'est par litres et par hectolitres qu'il faudrait nombrer les larmes versées par le rédacteur en chef sur les méfaits de la quatrième page, et il est difficile de croire en voyant couler ces cascades de plaintes que le journal de M. Diday se rende coupable du même crime, et cela, avec d'autant de gravité que la faute est perpétrée avec une habileté sans égale.

Ne vous fâchez pas, cher docteur, et pour que vous n'accusiez pas, vous aussi, la pauvre marionnette de parler sans raison, permettez-lui de vous rappeler combien vous recommandez avec onction telle ou telle maison de santé, telle ou telle station hivernale ou thermale ; avec quelle insistance vous prêchez en faveur de Nice et de l'établissement du docteur Garapon.

Souvenez-vous aussi de quelques lignes, persistantes, qui recommandent, chaque quinzaine, à l'attention des praticiens vos confrères, telle ou telle pharmacie où le public est sûr de trouver tel ou tel médicament, telle ou telle eau minérale ou cubèbe récemment pulvérisé ; — je souligne ces deux là, — alors que la pharmacie voisine en offrirait de tout semblables.

Si ce n'est pas là de la réclame, qu'est-ce donc ? et pour être faite avec une finesse et une délicatesse d'opérateur de premier ordre, on n'en voit pas moins parfaitement ce qu'il en est ; et que peut-on penser alors des articles qui, dans le même jour-

nal, traitent plus que cavalièrement les annonces et ceux qui les font ?

Enfin, le directeur de la *Gazette* a poussé l'amour de la science jusqu'à s'exposer lui-même aux railleries ; il ne cesse de demander — et avec raison du reste, — l'établissement à Lyon d'une chaire de syphiligraphie. Si ce n'est pas du dévouement, comment faut-il appeler cette persévérance où les mauvaises langues de l'endroit — et Dieu sait si le corps médical de Lyon en manque — voient une répétition de la fameuse phrase : *Prenez mon ours ?*

Comme confraternité, la *Gazette médicale* est une honnête fille qui ne cherche querelle à personne ; si on l'attaque, elle se défend et prouve alors qu'il ne lui manque ni bec ni ongles ; mais elle ne montre que rarement sa raillerie caustique à moins cependant qu'il ne s'agisse de quelque nouveau concurrent, auquel cas elle lance un article ministre sur l'avenir du journalisme médical à Lyon, et dans lequel elle avertit charitablement que la place est prise et que la culture scientifique n'est pas assez active à Lyon, pour offrir sur notre sol une progression telle, qu'un nouveau marché puisse être jugé nécessaire à l'exhibition de ses produits.

Cette métaphore hardie ne fait pas mal au point de vue du conseil, et ressemble fort à un avertissement préalable.

Malgré ces petites critiques, constatons cependant que le rédacteur en chef, de la *Gazette médicale*, est non-seulement un praticien de premier ordre, et un homme d'esprit, mais encore un journaliste de talent.

Les collaborateurs sont presque tous les disciples d'Esculape, établis à Lyon, et le feuilleton est quelquefois pris par des articles intéressants, parmi lesquels nous avons remarqué, ces derniers temps, deux tirades fort originales, signées : *Docteur Solanum*.

Terminons en nous rappelant le proverbe arabe qui prétend qu'il ne faut jamais dire du mal d'un médecin, par ce qu'il peut trop facilement vous le rendre, et souhaitons à nos lecteurs de ne pas aller lire la *Gazette médicale*, dans le salon d'attente de son directeur.

CHAMPAVERT.

BUGNES A L'EPERON

On lisait l'autre jour dans le *Messenger du midi*, un journal sérieux, — L'avis textuel que voici :

AVIS. — Le public est prévenu que le sieur Jean Antoine Routaboul a cessé ses fonctions d'huissier près le tribunal de première instance, séant à Lodève (Hérault), depuis le 8 novembre 1865, jour de son décès.

Il y a donc de féroces officiers publics qui continuent même après leur mort à opérer des saisies arrêt.

C'est indécent.

Comprenez-vous l'effroi d'un pauvre débiteur, qui verrait tout à coup entrer chez lui le spectre d'un huissier.

C'est pour le coup que le malheureux serait saisi.

Saisie aussi a été cette dame aux formes très-développées, qui passant hier matin sur le quai de Saône, entendit soudain un gone s'écrier... Tiens, v'la une dame qui a une taille de bateau à vapeur. Après être restée un moment interloquée — et il y avait de quoi — la dame se retourna tout à coup furieuse, et lança à la tête du gone stupéfait, la fameuse épithète dont Racine s'est vu gratifié jadis par nos fougueux romantiques.

— Comment, risposta le gavroche, je dis à madame qu'elle a une taille de guêpe — et elle se fâche, — je vas le dire à son papa.

CORRESPONDANCE

A M. Frisc-mouslache. — Nous déplorons bien plus que toi le malheur qui empêche que tu nous fasses voir ta frimousse; quand aux renseignements, tu en sais assez long pour compléter ceux que nous avons déjà. Envoie nous encore quelques notes.

A M. Kakekikoku. — C'est trop parisien, c'est vrai; mais, pour le moment seulement, si la pièce en question se joue à Lyon, on pourra voir. C'est probable.

A M. Marc-Antoine. — A chaque vice qu'on nous dénonce,

nous consacrons une série de recherches qui nous sont impossibles tant que tu ne signeras que d'un pseudonyme, ou que tes renseignements ne seront pas mieux étayés qu'ils ne le sont aujourd'hui. — Nous attendrons une seconde lettre de toi.

A M. E. Chast. — Nous ne sommes pas un journal religieux, Monsieur, et ne pouvons publier vos vers. Envoyez-les à la prochaine édition d'un cours de morale quelconque.

A Mlle Zéphirine. — Mademoiselle, votre proposition nous honore infiniment, mais si flatteuse qu'elle puisse être, nous ne l'acceptons pas; aucun des rédacteurs de *Guignol* n'a encore songé à se marier.

A M. Croque-sel. — Combien vous a-t-on payé ou quel homme êtes-vous pour supposer que notre journal était un bureau de diffamation? Si c'est la lecture du *Salut public* ou du *Progrès* qui vous entretient dans ces idées là, vous n'auriez qu'à apporter vos dénonciations vous-même. — Il y a une trique pour vous répondre.

A M. Pluton. — Ton avis est arrivé à bon port; mais il y a si grand'presse, qu'il ne pourra passer qu'à son tour.

Le Gérant, E. THOMAIN.

IMPRIMERIE LABAUME, COURS LAFAYETTE, 5

UNIVERSITE DU GOURGUILLON

ANNÉE SCOLAIRE 1865-1866

RENTREE

FACULTÉ DE THEOLOGIE.

Dogme. M. BELLIN, doyen, établira la nécessité d'une révélation et, comme exemple, citera ses propres ouvrages.

Histoire ecclésiastique. M. MOREL DE VOLEINE exposera les avantages de la liturgie romaine; il établira particulièrement la nécessité de substituer les chœurs d'opéra au plainchant et les décors aux ornements lyonnais.

Morale. M. PELADAN père traitera cette délicate question de savoir s'il est plus avantageux de rotir à petit feu les hérétiques ou de les faire cuire dans l'huile bouillante; il établira ensuite que les hérétiques de notre siècle sont MM. Renan, Victor Hugo, Châteaubriant et Guizot, et à Lyon, MM. De Soultrait, Steyert et Guignol qui ne professent pas les dogmes historiques et archéologiques de la *France littéraire*.

Eloquence sacrée. M. Victor De LAPRADE promènera ses rêveries dans une salle vide, et convertira les quatre murs.

Hébreu. M. Marc FOURNEL démontrera que l'hébreu et le syriaque n'ont jamais existé, et que si David a vaincu Goliath, c'est qu'il n'était pas plus haut que cet estimable professeur.

II.

FACULTÉ des LETTRES et des ARTS

Philosophie. M. BLANC ST-BONNET, doyen, traduira son traité de l'infaillibilité.

Histoire ancienne. M. JOUVE racontera les succès de la grande presse lyonnaise ainsi que son influence sur les décisions de l'opinion publique et de l'autorité.

Histoire du Moyen-Age. M. DE VALOUS fera le tableau des mœurs des gones de St-Georges au XV^e siècle.

Archéologie. M. STEYERT expliquera de quarante-huit manières différentes l'inscription qui se trouve sur le piédestal du cheval de bronze.

Histoire moderne. M. LENORMAND, en s'accompagnant de sa flûte, fera l'éloge de tous les gouvernements présents et futurs, et éreintera les autres.

Littérature ancienne. M. TISSEUR examinera l'influence de la poésie sur les animaux au temps d'Orphée.

Littérature Française. M. ARMAND FRAISSE analysera les grands poètes du XIX^e siècle et entre autres Guillemin Roquille et Jérôme Roquet.

Littérature étrangère. M. SOULARY parlera de l'art du sonnet chez les Algonkings.

Littérature orientale. M. LINOSIER traduira en français ses *Mystères de Lyon*, qu'il a composés exclusivement pour le bey de Tunis.

Beaux-Arts. M. PAUL ST-OLIVE fera l'apologie de la ligne droite et de la crinoline au point de vue de l'art.

Musique. M. JULES WARD traitera de la couleur de la musique dans les temps antérieurs à la création du monde.

Confection littéraire. M. ISCH WALL taillera à la hâte quelques aénies.

Art dramatique. M. LAMY traitera de l'utilité du souffleur pour les acteurs qui ne savent pas leur rôle.

Art oratoire. M. ROUGIER parlera de la guillotine et de l'application qu'il voudrait en voir faire aux petits journalistes.

III.

FACULTÉ DES SCIENCES.

Droit commercial. M. Eugène JOUVE se chargera d'endormir ses auditeurs par la lecture de ses articles au *Courrier de Lyon*.

Parcimonie publique. M. PALLE fera ressortir les avantages des bouts de chandelles et des bouchons hors d'usage.

Mathématiques impures. M. TERNIER, gérant de l'*Echo de Fourvières*, fera la statistique des cocottes de la ville de Lyon, et traitera de leur utilité.

Entomologie. M. MULSANT traitera des punaises, et fera des petits vers galants à leur adresse.

Armillaire. M. VINGTRINIER recherchera si c'était une demi-lune ou une lune tout entière à la prise de laquelle Mascarille avait concouru, et quel était le régiment de cavalerie qu'il commandait sur les galères de Malte.

Anthropologie comparée. M. PELADAN fils démontrera la supériorité de la race Peladanesque sur toutes les autres races humaines.

Zoologie. M. JANTET exposera les caractères du *Cocodès littéraire*, genre oublié dans la classification de cette intéressante tribu.

Chimie. M. PERRIN, du *Salut public*, traitera du résidu qu'on peut obtenir en faisant bouillir ensemble un avocat et un journaliste.

Physique. M. MAX GRASSIS, qui porte des lunettes, traitera de l'optique et de la manière de voir les pailles dans l'œil de ses confrères, quand il a un chantier de bois dans le sien.

Astronomie. M. PEZZANI racontera ses voyages à la lune et donnera des détails curieux sur les séjours qu'il y a faits.

Travaux publics. M. LOUIS ACCARIAS traitera du cantonnier considéré au point de vue de l'abonnement au journal le *Salut public*.

IV.

FACULTÉ DE MÉDECINE

Anatomie. M. le docteur OLLIER démontrera qu'on peut reconstruire un homme tout entier avec du temps, de la patience, beaucoup de salive et une vieille paire de chaussettes.

Physiologie. M. le docteur CHAUVIN traitera de l'influence de l'habit noir sur la tournure d'un médecin.

Pathologie. Mlle BRESSAC touchera ses auditeurs... avec les mains, et leur trouvera un tas de maladies dont ils ne se doutaient même pas.

Clinique. M. le docteur CHAPOT préconisera le *Journal de Guignol* au point de vue sanitaire.

Pharmacie. M. le docteur QUINQUINA CHRYSOPHILE préconisera l'usage habituel des eaux de la Saône dans les cas où ses associés pharmaciens auraient besoin d'en vendre.

Sciences médico-psychologique. M. le docteur Ed. CARRIER établira, par une statistique rigoureuse, que la progression constante du nombre des aliénés provient de la multiplicité toujours croissante des journaux; il ajoutera qu'il en lit tous les jours une douzaine.

Matière médicale. Un employé de la maison MARDUEL traitera spécialement cette question.

Le Secrétaire,
GNAFRON.

Vu par nous Recteur de l'Université du Gourguillon,
GUIGNOL.